

Nous savons que nos murs ont vu de doctes pontifes , comme Irénée, comme Eucher, comme Agobard; de doctes prêtres, comme Constantius; des poètes, comme Florus, le diacre, et que, au milieu même des ténèbres qu'avaient amenées les siècles de générale décadence, nos ancêtres ne furent pas les derniers à soutenir l'éclat des lettres. Que si nous abordons cette grande époque de régénération sociale et de mouvement scientifique, alors que l'imprimerie remuait le monde étonné, n'avons-nous pas à nous enorgueillir des efforts et de la persévérance de notre cité? D'où venaient donc les Barthélemy Buyer, les de Tournes, les Gryphe, les Roville, les Cardon, les Anisson, et que faisaient ici tous ces immortels imprimeurs? Assurément, ils répondaient à un besoin immense; assurément, ils étaient le centre d'un vaste cercle, et si l'imprimerie opérait des prodiges sous leurs yeux, sous leur direction, il fallait une cause à tout cela. Il fallait que ces riches Florentins, qui étendaient la gloire de notre industrie, n'étouffassent pas le génie et l'amour des lettres, et que les citoyens nouveaux-venus, comme les autochthones, comprissent à merveille les liens secrets qui unissent toute chose où l'intelligence humaine a son jeu.

Mais ces artistes passionnés, qui donnaient la vie à l'airain, au marbre muet; ces mains puissantes qui savaient faire respirer la toile, ces familles de Stella, de Coustou, de Coysevox, de Drevet, d'Audran, par quelle erreur Lyon en avait-il hérité? Mais ces femmes poètes, Louise Labé et Pernelle du Guillet; ces jurisconsultes, comme Gui Pape et Prost de Royer; ces architectes, comme Philibert de Lorme; ces antiquaires, comme Spon